

## Fatales données !

Jeff était devenu au fil des ans une sorte de contemplatif. Qu'il traîne avec son chien dans les rues de Paris ou qu'il mendie en un quelconque endroit, il ne cessait jamais de rêver, trouvant à bon compte dans ses échappées oniriques un ersatz aux alcools dont usaient les autres clochards. Depuis bientôt deux ans il avait élu domicile dans un arrondissement animé, plus précisément dans un passage qui menait à la cour intérieure d'un immeuble. La plus grande partie de son temps, il la passait à stationner devant la porte cochère, debout pour ne pas perdre le peu de dignité qui lui restait, impassible dans son long manteau qui lui donnait une certaine prestance. Avec à ses pieds sa casquette retournée où les passants ne manquaient pas de jeter quelques sous et Pataud, un molosse au poil ras, tacheté de noir et de gris, aux grandes oreilles tombantes. Lequel, roulé en boule sur le carton que son maître disposait par terre chaque matin, attendait, fidèle et patient, qu'une fois ses poches pleines de menue monnaie, il décide d'aller déambuler dans les avenues de la capitale, l'un et l'autre appréciant ces interminables balades.

Jeff faisait désormais partie du paysage. Tous les habitants reconnaissaient de loin sa silhouette malingre. Il y a plus de dix ans maintenant quand il était monté à Paris — parti sur un coup de tête pour fuir famille et métier qu'il ne supportait plus — il avait cru naïvement que s'installer dans la capitale lui donnerait l'opportunité de mener l'existence qu'il souhaitait. Hélas, il avait déchanté. Sans qualification, sans relation, sans économie, à n'enchaîner que des petits boulots au noir, il s'était vite retrouvé dehors, trop démuné pour louer une chambre. Il avait ainsi quadrillé la métropole de long en large durant des années jusqu'à ce jour mémorable où, las de ces errances, il s'était fixé aux abords de la Fontaine Saint-Michel. Au départ, son « *incrustation* » n'avait pas été chose facile. Néanmoins au fil des semaines, compte tenu de sa discrétion et de sa gentillesse, tous avaient fini par l'accepter.

Mais pourquoi là plutôt qu'ailleurs ? Il l'admettait aisément, ce n'était pas lui qui avait fait ce choix mais... Pataud. Un après-midi d'été, alors qu'ils marchaient sans but précis, voilà qu'il était venu renifler le chasse-roue d'une entrée, refusant de continuer la promenade, tirant sur la laisse à chaque fois que Jeff voulait s'éloigner, grondant même. Que suscitaient donc les odeurs qu'il flairait, son nez littéralement collé à l'asphalte ? C'était à l'évidence quelque chose de puissant qui l'attachait à ce lieu. Une sorte d'animale injonction qui échappait à tout entendement humain ! Jeff s'énervait, prêt à le taper pour qu'il le suive quand un déclic se fit entendre, libérant la gâche du portail. Une jeune femme maghrébine apparut dans l'entrebâillement, souriante. Alors qu'il l'empêchait bien involontairement de sortir, Pataud cessa net son inspection pour redresser la tête, remuer la queue et glisser sa gueule sous sa jupe. Elle en rit ! Quant à Jeff, il bredouilla quelques mots d'excuse et se mit de côté. Ils n'avaient échangé qu'un bref regard mais il y avait tant de bienveillance dans les yeux de l'inconnue qu'il en fut touché. Pour la première fois depuis des lustres, on ne le considérait pas comme une bête curieuse, pire comme un déchet de l'espèce humaine. À se convaincre qu'il s'agissait d'un signe du destin, il avait décidé de passer le reste de sa journée à quémander là, face à la Place Saint André des Arts où il y avait toujours beaucoup de monde, donc potentiellement beaucoup de pièces jaunes à récupérer. Et le soir venu quand l'obscurité et la fraîcheur s'étaient fait sentir, il avait profité du retour tardif d'un des occupants pour se glisser dans le corridor et s'allonger à même le sol.

Le lendemain vers six heures du matin quand la concierge était sortie pour mettre les poubelles sur le trottoir, trouver un homme sur son territoire — qui plus est couché sur « son » paillason ! — l'avait tellement scandalisée qu'on l'avait entendue tempêter contre l'intrus. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, Jeff s'était retrouvé expulsé. Mais Pataud ne l'entendait pas de cette oreille. D'emblée il s'était précipité au même endroit que la veille, plaquant sa truffe sur le même coin de bitume. Il ne voulait plus bouger et sans daigner accorder la moindre attention à son maître il s'était laissé choir et mis en boule. Façon de dire : « *C'est là que je veux m'installer, point barre !* ». Plus tard, le va-et-vient des locataires et des propriétaires commencé, tous avaient noté sa présence mais, taraudés par la mauvaise conscience, aucun n'avait osé lui demander de quitter les lieux.

Dès lors, chaque soir, le même manège se reproduisait : Jeff attendait le retour d'un couche-tard pour pénétrer dans le passage et y dormir et, chaque matin, la concierge le priait de déguerpir. Jusqu'au jour où, grippée au point de ne pouvoir quitter sa loge, elle avait entrouvert la porte pour faire sortir son caniche. Jeff s'était alors proposé d'aller le promener avec Pataud. Elle qui devait affronter les récriminations du voisinage reprochant à son compagnon à quatre pattes de se soulager dans les espaces communs, se dit que la proposition était bienvenue puisque son Gédéon irait faire ses crottes ailleurs. C'est ainsi qu'un modus vivendi s'installa entre ces ennemis jurés, chacun trouvant quelque avantage à un tel compromis. Et bien qu'il soit évident que la présence d'un SDF faisait tache, sachant qu'il y en avait pléthore dans le quartier — la plupart réduits à des épaves alcoolisées et agressives qui s'enhardissaient souvent à squatter ce havre bourgeois — confrontés à l'un d'entre eux qui avait su conserver un semblant de respectabilité, propriétaires et locataires se résignèrent à tolérer ce « *petit* » désagrément qui leur en évitait de plus grands. Oui ! Quitte à devoir supporter des indigents, mieux valait celui-là qui, discret et propre, présentait bien ! D'autant que la concierge qui avait fini par apprécier sa présence, faisant même parfois un brin de causette avec lui, venue un soir lui apporter des cartons pour l'isoler des courants d'air, lui avait conseillé de s'installer dans un renforcement où il serait plus à l'aise et hors de vue des visiteurs. Ainsi, le standing de l'immeuble était-il préservé à la plus grande satisfaction de tous !

Les mois passant Jeff avait acquis le droit d'occuper officieusement les lieux, agréé car respectueux des règles et des usages de la collectivité. Il n'hésitait plus à ouvrir une porte, à porter des cabas, voire à promener avec Pataud les « *toutous des proprio* », en contrepartie d'un peu d'argent. En somme, il avait fini par apprécier que sa vie soit rythmée sur celle de ses hôtes. Quand chacun, chaque matin, se préparait pour partir, de son côté il pliait et rangeait les cartons qu'il avait en sa possession afin qu'on ne puisse les voir durant la journée ; quand, chaque soir, chacun rentrait, Jeff réinstallait ces éléments de puzzle pour se construire un abri qui le protégeait.

\* \* \* \* \*

Débarqué depuis peu sur la Côte Ouest des États-Unis, embauché par un des géants de l'informatique dont le siège social était dans l'État de Washington, Kevin se rendait comme chaque matin à son bureau. Quelques minutes plus tôt il avait griffonné un mot sur un post-it collé au frigo de son duplex : « *Parti au boulot ! Fais comme d'hab : claque la porte en partant ! J' te rappelle plus tard. Entre parenthèses, quel pied hier soir ! Tu sais, ton joli cul m' rend dingue !* ».

Chef du Département « *Informatique, Santé et Prévention* » qui comptait une trentaine de collaborateurs sous son autorité, il se félicitait que ce poste lui offre enfin l'opportunité qu'il attendait depuis longtemps. Informaticien diplômé du Massachusetts Institute of Technology, il avait quitté la Côte Est et Boston sans regret, sûr que cette promotion était le tremplin qui allait propulser sa carrière vers des sommets. Le projet le passionnait puisqu'il s'agissait de jeter les bases d'une gestion centralisée des données de santé. Une vraie révolution dans le domaine médical ! L'un des partenaires était la France... En effet, quelques mois plus tôt les autorités françaises avaient confié à son entreprise le soin de traiter les fichiers établis dans les hôpitaux. Selon les termes du contrat, ces renseignements devaient être obligatoirement stockés sur une plate-forme située dans l'Hexagone afin qu'ils ne quittent jamais ses frontières. De plus, ils devaient être manipulés de manière pseudonymisée. Dans ce contexte, a priori très encadré, la tâche de son service était de créer l'architecture numérique puis d'assurer la maintenance dudit système informatique. Si cet inestimable trésor était effectivement archivé en France, en accord avec sa hiérarchie, il allait de soi qu'afin d'éviter leur perte consécutive à un quelconque dysfonctionnement, ses ingénieurs se devaient d'installer aux États-Unis un second hébergeur, non-officiel cette fois, qui saisisrait les données durant leur transfert entre le lieu de collecte et le site de stockage français. Sans que le Palais de l'Élysée n'en soit informé, celui-ci était désormais opérationnel. Avec comme objectifs, non seulement d'utiliser les dossiers médicaux pour développer la prévention des maladies à travers l'établissement et l'analyse de statistiques mais aussi, à terme et en sous-main, pour en faire commerce en les vendant aux banques, aux assureurs, bref à quiconque en aurait besoin en vue de sélectionner de « bons » clients.

De telles visées mercantiles et cachées, logiques dans une économie libérale, n'entamaient nullement sa bonne conscience. Kevin le savait, c'était au prix d'un inébranlable réalisme qu'on parvenait à conquérir de nouveaux marchés et à pérenniser les pouvoirs de l'Establishment. Comme l'attestait d'ailleurs cette loi promulguée en mars 2018, dite le « *Cloud Act* », qui autorisait le gouvernement américain à accéder à tout fichier stocké aux USA, en quelque lieu que ce soit, en quelque entreprise que ce soit. Heureusement cette réglementation interférait rarement sur ses activités. Quand c'était le cas, il l'appliquait à la lettre, trouvant légitime que l'Administration s'immiscie dans la sphère privée d'individus susceptibles de présenter, pour des raisons politique ou sanitaire, des risques lors de leur entrée sur le territoire national. En bon américain acquis au slogan de Donald Trump : « *America First* », certain que son pays était le moteur et le phare de la civilisation occidentale, il acceptait de collaborer même si un tel parti pris contrevenait avec les termes mêmes du protocole signé entre l'État Français et le géant informatique. Mais, comme il aimait à le dire et à le redire, Kevin se sentait l'âme d'un patriote zélé. Telle était sa personnalité, tel était son caractère, telles étaient ses convictions !

Cependant, à cette heure, ces considérations géopolitiques ne le souciaient guère. Au volant de sa Porsche 911 d'un rouge pétant, la seule chose qui lui semblait essentielle, c'était de frimer. C'est d'ailleurs dans ce but qu'il avait fait une entorse à son credo de n'acheter qu'américain. Comment faire autrement quand tous les « *golden boys* » qu'il fréquentait affichaient leur insolente réussite en roulant exclusivement allemand : BMW, Mercedes, Porsche, Audi ? Fier de faire partie de l'élite, c'était avec orgueil qu'il avait commis cette « *trahison* ».

En ce début de matinée où chacun se rendait au travail, la circulation était dense. Presque pare-choc contre pare-choc, les véhicules roulaient à faible allure. Kevin s'énervait et trompait le temps en s'amusant à faire vrombir son bolide pour que les passants sur les trottoirs tournent leur regard vers lui. Il longeait l'artère rectiligne qui menait à son building lorsqu'il voulut profiter de cette journée ensoleillée. Il appuya sur l'un des boutons du tableau de bord et aussitôt, dans un bruit feutré, le toit ouvrant se replia vers l'arrière, transformant son véhicule en un rutilant coupé. Puis, il composa un numéro via son oreillette au micro intégré.

-/ Hie, Mark ?

-/ Oui.

-/ Kevin à l'appareil. Je s'rai en retard c' matin. Va m' chercher au coffeeshop un café lacté, options : noisette, cannelle et chantilly. Arrange-toi comme tu veux mais n'oublie pas que la boisson doit être chaude et non tiédasse, tu m'entends ! Je s'rai au pied de la « Sun Tower » vers 9h30. Sois sur le trottoir à m'attendre avec le gobelet fumant ! Je t' donnerai les clefs de ma 911 et t' iras la garer au parking. Compris ?

-/ Oui, boss, c'est comme si j'étais déjà parti.

Indépendamment de la satisfaction qu'il tirait à jouer avec les algorithmes, à produire des lignes de code, à encadrer ses équipes — notamment ces dernières semaines où ses « gars » programmaient les serveurs qui allaient permettre aux agents de contrôle des aéroports américains d'accéder en temps réel aux données de santé des ressortissants européens entrant sur le territoire — ; indépendamment de cette mise en route dont il s'enorgueillissait puisqu'elle servait les intérêts du peuple américain en le protégeant des risques de propagation d'une pandémie répandue de par le monde, sans oser le crier haut et fort Kevin appréciait aussi d'autres choses. Ces à-côtés liés à sa fonction ! Certes c'était en soi des petits riens mais, mis bout à bout, ils constituaient au final ces avantages insignes, réservés aux seuls dirigeants, qui le distinguaient de ses subordonnés. Oui ! Indépendamment de l'obtention d'un sacré paquet de stock-options qui assurait son avenir, plus prosaïquement avoir son stagiaire attiré, corvéable à merci, prêt à rendre n'importe quel service en dehors de ses obligations professionnelles, quelle jubilation ! C'était la première fois qu'il jouissait de ce privilège et il en usait et en abusait avec un plaisir non dissimulé.

Tout comme cet autre qui l'enchantait plus particulièrement... Célibataire endurci qui ne pensait la réussite d'une vie qu'en termes d'argent et de carrière, en quadragénaire sûr de lui, flamboyant et beau-parleur, Kevin collectionnait les femmes comme d'autres les timbres-poste. Le mariage, les enfants, bref un parcours pépère, lui paraissaient une ineptie, un piège fatal dans lequel il ne voulait surtout pas tomber. Lui, en mâle aux dents longues obsédé par ses rêves d'ascension sociale, il avait opté pour des aventures sans lendemain. Plus précisément, depuis qu'il en avait les moyens, pour les amours tarifées d'escort-girls qui lui évitaient d'avoir à chercher des partenaires, lui assurant une qualité de prestation qu'aucune banale maîtresse, qu'aucune prude épouse n'aurait jamais l'envie de proposer ou de subir. Telle était Molly dont à cet instant l'odeur de son entrecuisse collait encore aux poils de sa moustache ! C'était son amante préférée car à ne privilégier qu'appât du gain et indépendance, il s'en suivait que tous deux étaient à l'unisson. Compte tenu de leurs priorités, la fornication ne devait en rien les attacher, réduite en conséquence, pour elle, à de simples acrobaties professionnelles, pour lui, à une nécessaire hygiène de vie à laquelle il veillait pour être au top, convaincu qu'il resterait le meilleur à condition de satisfaire pleinement et régulièrement les pulsions de son corps



comme les fantômes de son esprit. Aussi formaient-ils un couple dissolu, adepte de pratiques sexuelles, certes monnayées, mais ô combien débridées et transgressives...

Comblé, Kevin vivait depuis plus d'un an l'existence dont il avait toujours rêvé : un job prenant, un statut gratifiant, des gains mirobolants, un appartement luxueux, une bagnole extra, des femmes superbes et... une équipe sous ses ordres.

\* \* \* \* \*

Gérard n'était pas peu fier. C'était son premier week-end de garde à la Caserne des Sapeurs-Pompiers de Paris, rue du Cardinal Lemoine. En fait, la concrétisation d'un rêve de même quand, ses parents venus s'installer dans la Ville Lumière — sa mère comme concierge, son père comme ouvrier — ils occupaient une loge de fonction coincée sous l'escalier d'un immeuble du 18<sup>ème</sup> arrondissement. Né là, à Château Rouge, il aimait ce quartier vivant et populaire où se mêlaient tant de populations venues d'horizons différents ; il aimait ces gens besogneux qui habitaient l'immeuble même s'il devinait parfois dans le regard de certains, l'espace d'une seconde, une forme de condescendance à son égard, lui qui n'était qu'un fils de prolo alors qu'ils étaient pour la plupart commerçants. Mais qu'importe ! Il aimait « sa » maison, ce vieux bâtiment avec sa façade nu sans ornement, son crépi grisâtre et dégradé qui donnait un air triste à l'ensemble, ces fenêtres étroites et impersonnelles. Oui ! Il aimait cette rue encore dans son jus, jadis préservée de la folie destructrice du Baron Haussmann qui avait transformé la capitale en un quadrillage de boulevards à même de rendre plus aisé le déplacement des troupes lors d'opérations de maintien de l'ordre...

C'était l'été 2005, les vacances scolaires. Dans l'attente qu'ils profitent de leurs congés payés pour partir à la mer, ses parents le laissaient libre de ses mouvements : libre de traîner avec ses copains et de faire des bêtises pour remplir ses journées, du haut de ses dix ans. Mais ce mardi-là un drame s'était produit, tellement impressionnant qu'il s'était arrêté de jouer. Un incendie venait de se déclarer dans le bâtiment d'en face, au quatrième étage, et rapidement, au milieu de l'émoi général des passants, il avait vu les flammes dévorer l'huissierie de fenêtres et d'épaisses fumées noires s'en échapper. En bas la foule s'était agglutinée sur les trottoirs, atterrée et fascinée par le spectacle. Parmi ces anonymes, Gérard était là, yeux grand ouverts. Les habitants de l'immeuble avaient réussi à l'évacuer en catastrophe mais, dans la panique générale qui régnait, nul ne pouvait affirmer s'il restait ou non des personnes à l'intérieur. Seule certitude : un chien était prisonnier du feu puisque tous entendaient ces aboiements désespérés. L'attente s'éternisait, le brasier s'attaquait au toit quand l'assourdissant pimpon d'une sirène confirma l'arrivée des secours.

Envahi de frissons, Gérard vit bientôt une escouade de Sapeurs-Pompiers arriver sur place et commencer non seulement à activer les lances mais aussi à déployer la grande échelle. Ils l'avaient placé devant la seule ouverture où — s'il y avait bien des volutes grisâtres qui en sortaient — aucune flamme n'apparaissait. C'est alors qu'il avait vu, bouche bée, l'un d'eux harnaché de la tenue réglementaire : veste et pantalon spéciaux avec leurs bandes jaune phosphorescentes, godillots de cuir, cagoule, casque, appareil respiratoire, bouteille d'oxygène, monter jusqu'au dernier échelon, enjambrer la balustrade, s'enfoncer dans le noir et disparaître... pour quelques minutes plus tard, sous les applaudissements des badauds, réapparaître, portant sur son dos un labrador inconscient mais sauf. L'image de cet homme qui, au péril de sa vie, avait pris tant de risques pour ne

sauver qu'un animal, le bouleversait. C'était incontestablement un véritable héros tant par la tenue qu'il portait que par le courage qu'il montrait. C'était dit ! Grand, lui aussi sera un Soldat du Feu...

Quinze ans plus tard son souhait se réalisait. Les étapes de recrutement passées avec succès, tant sa détermination avait impressionné ses pairs, il venait tout juste d'être muté ce matin-là dans le 5<sup>ème</sup> arrondissement.

Arrivé avant 7h45 pour ne pas rater sa première prise de garde, Gérard avait commencé à faire connaissance avec ceux qui allaient désormais partager son existence en donnant une poignée de main — comme le veut le règlement — à chaque membre de l'équipe qui avait assuré la nuit. Il aimait cette virile camaraderie où, à travers ce rituel, on reconnaissait implicitement le rôle et l'importance de chacun. Aujourd'hui, avec le statut d'équipier, il venait d'être affecté pour la journée à un véhicule de secours, destiné essentiellement à prendre en charge les personnes victimes d'accident. Gérard ne connaissait ni le chef d'agrès, ni le conducteur mais il ne doutait pas qu'étant plus expérimentés que lui, ils sauraient l'initier et le cadrer efficacement. Il ne demandait d'ailleurs que ça.

En milieu de matinée, il avait avec ses collègues testé le bon fonctionnement du moteur, vérifié le parfait état des différents matériels, puis effectué quelques exercices sportifs, notamment le test de la planche qui l'avait obligé à se hisser, à la seule force de ses bras, sur une plate-forme scellée au mur à presque deux mètres de hauteur quand, prêt à s'exercer à une manœuvre, le Poste de Veille Opérationnel avait enclenché l'alerte. Tous les hommes présents, leur activité cessée, tendaient l'oreille pour savoir à la spécificité de la sonnerie quel engin allait partir en mission. Deux coups longs, deux coups brefs, c'était le Véhicule de Secours aux Personnes. C'était lui ! Laisant en plan deux collègues qui, en tenue de feu, s'exerçaient au maniement d'extincteurs, il se précipita vers le camion.

L'un des quatre rideaux de fer, rouge et coulissant, venait à peine de se lever pour permettre au véhicule de s'engager dans la rue que le chef d'agrès, l'ordre de mission en main, se plaçait à la droite du conducteur tandis que Gérard s'installait à l'arrière, au milieu des matériels de secours.

-/ Allez, Franky, on y va ! Démarre, on file Place Saint André des Arts ! Y a une manif et des blessés. D'aut'es véhicules d'autres casernes arrivent aussi. Accélère, faut qu'on soit les premiers !

Franky enclencha le gyrophare, la sirène et sortit en force, tout phare allumé, obligeant les automobiles qui roulaient sur la chaussée à piler net.

Gérard était fébrile. C'est tout juste s'il parvenait à maîtriser de légers tremblements liés à la décharge d'adrénaline qu'il sentait lui parcourir le corps. Enfin il allait en opération, enfin il allait sauver des vies comme son héros en avait jadis sauvé une. Pour commémorer ce grand jour, un tantinet superstitieux, il toucha le médaillon des Sapeurs-Pompiers de Paris qu'il portait pour la première fois à son poignet, accroché à sa gourmette, et où était gravé la devise : « Sauver ou périr ».

\* \* \* \* \*

Nora et Lenny logeaient au dernier étage d'un immeuble cossu dont les fenêtres donnaient sur la Place Saint André des Arts. Désireux de vivre ensemble malgré les réserves de leur famille, ils s'étaient installés dans le Quartier Latin qu'ils aimaient particulièrement puisque c'était là qu'ils s'étaient rencontrés quatre ans plus tôt : lui fraîchement débarqué des États-Unis ; elle ravie de quitter Aubervilliers et sa cité pour poursuivre ses études...

À cette époque, sur le terre-plein de la Fontaine Saint Michel, en touriste perdu dans le dédale des petites rues, ébloui en la croisant par sa magnifique chevelure brune, l'éclatante matité de son teint et l'intensité de son noir regard, il s'était enhardi à l'accoster pour lui demander — subjugué aussitôt par son ravissant sourire — dans un français marqué par un accent texan, comment se rendre au Jardin du Luxembourg. Puisqu'elle-même se rendait à la Sorbonne, toute proche, pour assister à un cours, elle s'était proposée de l'accompagner jusqu'à hauteur du Panthéon. Cependant comme par magie, de fil en aiguille, de propos en propos, sans que l'un et l'autre ne jugent la situation incongrue ou gênante, ils s'étaient retrouvés sans l'avoir vraiment réalisé assis sur un banc, face au Sénat, devant un bassin que traversaient des bateaux télécommandés par des enfants.

C'était il y a longtemps maintenant !

Aujourd'hui, alors qu'ils venaient de se lever heureux de profiter de ce samedi de novembre, leur attention teintée d'inquiétude fut brusquement sollicitée. À l'heure où le malaise social s'avérait persistant à Paris comme en province, quelques jours plus tôt à la Une d'un quotidien, un collectif Santé avait sonné l'alarme dans un éditorial : « *Hold-up sur les données médicales !* ». Arguments à l'appui, l'article dénonçait le choix du gouvernement qui — malgré l'existence de plates-formes françaises opérationnelles et « libre », conçues pour gérer des informations médicales — avait opté pour une réplique « propriétaire » fournie, clef en main, par un géant de l'informatique. Avec la soi-disant garantie que les renseignements ainsi récoltés ne quitteraient jamais le territoire national et ne seraient utilisés qu'à des fins statistiques. Un tel accord avait pourtant déclenché un tollé dans le milieu hospitalier et aujourd'hui, en marge du rassemblement prévu l'après-midi au Trocadéro, une marche était organisée de la Préfecture de Paris à la rue de l'École de Médecine. Il s'agissait de dénoncer non seulement le renoncement de la France à sa souveraineté nationale mais aussi de sensibiliser l'opinion au risque de voir disparaître la confiance entre patients et médecins dès lors que le secret professionnel, fondement du Serment d'Hippocrate, risquait d'être violé par des tiers étrangers au secteur, avides d'en tirer profit d'une manière ou d'une autre...

Avant que le cortège ne s'ébranle comme prévu à 10 heures, les Forces de l'Ordre avaient bouclé l'île de la Cité et le Quartier Latin dans la crainte de débordements. Les CRS, casqués, bottés, harnachés, en vrais « Robocop » sortis tout droit d'un roman de science-fiction, s'étaient dispersés en escadrons aux endroits stratégiques.

\* \* \* \* \*

De leur appartement, la baie vitrée ouverte, appuyés à la rambarde Nora et Lenny observaient l'agitation grandissante qui régnait sur la place quand ils virent contre toute attente un petit groupe de « Black Blocs » surgis de nulle part commencer à s'en prendre à un car de CRS. Militants radicaux anti-système, ils profitaient de chaque

manifestation pour s'en prendre aux symboles du système capitaliste : vitrines de banque, magasins de luxe, grosses cylindrées, véhicules de police...

-/ « Honey », quand t'es rentrée hier soir, tu n' m'as pas dit que t'avais laissé tes papiers dans ton scooter garé sur la place ? Au train où vont les choses, faudrait peut-être songer à les récupérer avant que ça s' complique. Et mets ton casque ! On n' sait jamais, les coups commencent à pleuvoir...

-/ T'as raison. J' vais vite les chercher. J'en ai pour deux minutes. Reste là, cela me rassurera si je te vois.

Le temps que Nora s'habille, enfile son « Scorpion », serre sa jugulaire et descende les étages, sous les yeux effarés de Lenny la situation sur la Place Saint André Des Arts était devenue explosive. Une dizaine d'agitateurs venaient à peine de jeter un cocktail Molotov sur un car de CRS que la Section ripostait par un tir nourri de gaz lacrymogènes et par l'envoi de grenades de désencerclement. D'épaisses fumées envahirent la zone et Lenny ne vit bientôt plus rien.

En bas, malgré les conseils de Jeff qui lui enjoignait de ne pas se hasarder dehors — lui-même réfugié en catastrophe dans le passage dès qu'il avait réalisé que l'heure n'était plus à la mendicité mais au repli — Nora avait entrebâillé le lourd battant comprenant de suite que la situation dégénérerait. Au milieu des explosions, des cris, des slogans, du chaos généralisé, des gens couraient dans tous les sens tandis que des activistes déterminés et bien organisés affrontaient les policiers. Elle qui n'avait pas de conviction politique très arrêtée — même si elle se sentait solidaire de la contestation actuelle — se demanda s'il était judicieux de sortir en un tel moment. Son scooter, elle le voyait encore. Il était là-bas, sur une aire de stationnement réservée à cet effet, à quelques dizaines de mètres. Qu'il fasse les frais des échauffourées, elle s'en fichait. L'assurance rembourserait. Mais ses papiers... Les perdre : voler ou brûler, c'était la perspective de fastidieuses démarches pour obtenir une nouvelle carte d'identité, un passeport flambant neuf, une carte vitale, une carte bancaire, etc, etc... Des journées perdues en formalités ! Mieux valait courir, ouvrir l'espace rangement, saisir son sac et rentrer au plus vite. Quelques secondes suffiraient. C'était jouable... D'autant que les gaz en suspens la cacheraient aux yeux des belligérants quels qu'ils soient. L'enjeu trop important, Nora s'éloigna brusquement de la porte cochère et fila droit vers l'objectif. Elle n'était plus qu'à quelques mètres de son engin quand un projectile vint exploser à ses pieds. Elle s'évanouit sous la violence de l'impact et tomba à la renverse...

\* \* \* \* \*

À l'Hôtel-Dieu, le Service des Urgences était débordé. Les manifestants arrivaient par vagues : œil éborgné, mains brûlées, côtes cassées, visages en sang sans que le flux ne semble devoir se tarir. Allongée sur un brancard au milieu d'un couloir, Nora avait repris connaissance. Trop confuse néanmoins, son entrée n'avait pas pu être enregistrée et il avait fallu l'appel dans la nuit d'un certain Lenny Mac Lagan qui recherchait une jeune femme disparue depuis le matin pour espérer régulariser la situation. Sa description correspondant bien à l'une des blessées arrivées vers 11 heures, on lui avait demandé de passer le dimanche afin de l'identifier.

Et il venait tout juste d'arriver...



-/ Monsieur Lenny Mac Lagan ?

-/ Oui.

-/ Pourriez-vous me suivre pour remplir la fiche d'admission de votre amie ?

-/ Bien sûr.

Armand était un cadre infirmier en fin de carrière qui avait toujours aimé l'ordre et la rigueur. Les débordements de ces derniers mois l'effrayaient et il ne cachait à personne qu'il souhaitait que le gouvernement parvienne à mettre un terme à cette « chienlit ». À voir cette kyrielle d'éclopés débarquer chaque samedi aux Urgences au point d'embouteiller le Service, il ne pouvait s'empêcher d'accumuler une sourde rancune à l'égard de cette nouvelle génération de contestataires dont les revendications irréalistes et confuses le laissaient de marbre. Quant à elle — tout au moins ce qu'il en avait vu sur la civière — même s'il prétendait ne pas être raciste, c'était de toute évidence une « Beur ».

Pendant qu'il le conduisait à l'Accueil pour enregistrer l'entrée Armand le sentait juste derrière lui, accroché à ses basques. D'autant que sans savoir quel genre de chaussures il portait ces dernières résonnaient dans le couloir comme s'il s'agissait de godillots pourvus de fers à leur extrémité. Ce cliquetis métallique qui cadencait leurs pas sur le mode d'une parade militaire, l'agaçait.

-/ Restez là et attendez-moi ! Le temps de m'installer au bureau et je vous appelle.

Face à son ordinateur bien qu'il soit plus au calme derrière la vitre qui le séparait de la salle où s'entassaient pêle-mêle malades et familles, il devait admettre que le personnel soignant était dépassé par l'afflux de ces jeunes qui débarquaient amochés et en sang. Si ses collègues étaient tous dans un état de stress maximal, effarés par la gravité des pathologies à traiter et révoltés par les conditions dans lesquelles elles avaient été infligées, pour sa part ces conditions l'exaspéraient aussi mais pour une autre raison. Il était convaincu qu'ils « l'avaient bien mérité » puisqu'ils étaient toujours les instigateurs de ces heurts violents avec la Police. Finalement ils ne faisaient que récolter ce qu'ils avaient semé...

-/ Monsieur Mac Lagan, veuillez-vous présenter à l'Accueil, lança-t-il au micro commençant à pianoter sur le clavier pour remplir les premiers champs du dossier informatique qui apparaissait sous ses yeux.

En quelques enjambées toujours rythmées par ce bruit de bottes qui résonnait dans le hall et nourrissait la mauvaise humeur d'Armand, Lenny arriva.

-/ Je vais avoir besoin de renseignements complémentaires pour remplir la fiche d'admission de votre... épouse ou compagne ?

-/ Compagne ! Nous n' sommes pas mariés.

-/ C'est bien Nora Hamadi son nom ?

-/ Oui.

-/ Elle est bien née le 25 mars 1995 à Aubervilliers, dans le 93 ?

-/ Oui ! Enfin je crois. J'oublie à chaque fois sa date de naissance. Mais tenez, voilà sa carte d'identité, j'ai pu la récupérer...

-/ Parfait.

-/ Elle habite bien avec vous au 3 rue Danton ?

-/ Oui.

-/ Vous n'avez pas d'enfants ?

-/ Non.

-/ Sur le plan médical, elle n'a pas d'antécédents particuliers dont vous auriez connaissance ?

-/ Non. Vous savez, nous n'avons pas le temps de nous « regarder le nombril » comme vous dites chez vous. On ne va jamais chez le médecin ou à l'hôpital.

-/ Vous en avez de la chance. Bien ! Voilà qui est rempli ! Vous allez pouvoir rejoindre votre amie dans le couloir, à moins qu'on ne l'ait déjà transférée.

Lenny avait pivoté pour rejoindre Nora quand l'infirmier l'interpella.

-/ Ah, monsieur Mac Lagan, je voulais vous remettre ceci. C'est un médaillon que votre copine serrait fort dans sa main. Nul ne sait comment il est arrivé là. Qu'elle le garde puisqu'il lui a manifestement porté bonheur !

Lenny le prit, vit la Tour Eiffel, un casque, le tout sur un fond bleu, blanc, rouge et derrière la devise : « Sauver ou périr ». Sans y prêter plus d'attention il le mit dans sa poche et partit...

-/ Merci.

Armand l'observait s'éloigner lorsqu'il réalisa ne pas avoir fini de remplir correctement le questionnaire visible à l'écran. Il le fit défiler jusqu'en bas où se trouvait un champ facultatif, concernant le lieu et les conditions de l'accident. Là il spécifia : « Femme blessée à hauteur de la jugulaire de son casque, ce jour lors d'une manifestation Place Saint André des Arts et suite aux violents affrontements qui s'en suivirent entre Black Blocs et Forces de l'Ordre ».

Cet ajout était récent dans les fichiers « Patients ». Conséquence de la crise des Gilets Jaunes et de la violence des accrochages entre manifestants et gendarmes trop enclins à faire un usage abusif des grenades LBD, l'Administration Hospitalière avait décidé d'insérer cet item afin de mieux « renseigner » ces pathologies nouvelles qui fleurissaient. Ainsi, espérait-elle les traiter avec plus d'efficacité. Lors de cette modification, il avait été bien précisé au Personnel qu'il s'agissait d'une insertion temporaire vouée à disparaître avec la fin des troubles et qu'il n'était pas obligatoire de la compléter mais plutôt vivement conseillé...

Pour Armand pointilleux, formaliste et bureaucrate si une rubrique apparaissait sur l'écran, il ne pouvait pas l'ignorer. Il raisonnait ainsi sans jamais se questionner, conscient d'être un fonctionnaire qui faisait ni plus ni moins ce qu'on attendait de lui. Chaque samedi tout nouvel arrivant avait donc le privilège, s'il passait entre ses mains, d'avoir cette case-là parfaitement détaillée. Aujourd'hui encore il était satisfait de lui, ayant une fois de plus accompli sa tâche avec sérieux et professionnalisme.

\* \* \* \* \*

Nora ouvrit les yeux et regarda autour d'elle. Elle se trouvait dans une chambre impersonnelle avec, à sa gauche dans un lit médicalisé, une patiente d'une soixantaine d'années qui semblait assoupie, entourée d'une flopée d'appareils qui contrôlaient ses constantes. Sans se souvenir de ce qui s'était exactement passé et dans quelles conditions elle était arrivée là, à l'hôpital mais quel hôpital, dans un service mais lequel, elle se sentait émerger d'une sorte d'état cotonneux qui lui donnait l'impression de n'éprouver que de douces sensations, à croire qu'elle flottait parmi des nuages.

Désireuse d'en savoir davantage maintenant qu'elle reprenait peu à peu ses esprits, Nora appuya sur la poire au-dessus de sa tête pour faire venir une infirmière et lui soutirer quelques précieux renseignements. Les minutes s'écoulaient mais personne ne venait. Elle sonna de nouveau et attendit encore... En vain. Se doutant que le Personnel était occupé à des tâches plus importantes que de distiller au compte-goutte des informations, elle décida d'aller les chercher. Elle se redressa tout en réalisant qu'elle portait une tenue à manches courtes qui descendait jusqu'à mi-cuisse, avec une ouverture dans le dos qu'elle ne pouvait gérer sans l'aide d'un tiers. En l'occurrence, le vêtement ne tenait que par un nœud à hauteur du cou. Nora ne se posa pas davantage de questions, repoussa drap et couverture et posant ses pieds sur le sol froid se mit debout, hésitante et faible. Elle voulait savoir. Sa voisine la regardait, interloquée, se demandant pourquoi la nouvelle se levait mais faute d'assez de force pour lui parler d'une voix audible, elle se tut.

Nora fit quelques pas et sortit. Le couloir était large et long. Ça et là des chariots couverts de piluliers stationnaient. Elle en conclut que des soignants devaient se trouver à proximité, sans doute dans les chambres devant lesquelles ils avaient été placés. Elle marchait lentement, se tenant à la main courante scellée le long des cloisons, pas très sûre d'elle, avec la perception d'avoir froid aux jambes, dans le dos, à hauteur des hanches comme si des courants d'air se glissaient sous sa blouse. Voilà qui lui fit soudain comprendre qu'elle était nue sous ce basique vêtement. Indifférente à ce qu'il pouvait y avoir d'incongru à déambuler dans un tel accoutrement, lorsqu'elle parvint à hauteur d'une porte ouverte elle en franchit le seuil.

C'était une petite pièce avec un lavabo, un bureau et une grande armoire. Elle faisait office de réserve. Deux infirmières discutaient tout en préparant des boîtes de médicaments tandis qu'un Interne, assis devant un ordinateur, pianotait sur le clavier. Nora faisait face à ces personnes, fatiguée par la distance parcourue mais bien décidée à parvenir à ses fins.

-) Bonjour. Vous pourriez me donner un renseignement ?

-) Vous savez que vous n'avez pas le droit d'être là. Il est interdit de déambuler dans les couloirs. Surtout habillée comme ça et sans masque...

Encore sous l'effet des analgésiques qui la rendaient vaseuse, Nora entendit ces propos sans saisir qu'ils la concernaient directement, affublée qu'elle était de ce ridicule bout de tissu qui cachait mal son corps. Elle ne prêta nulle attention à la remarque.

Pour sa part l'homme sourit en portant un regard insistant sur Nora. Derrière elle, à gauche de l'entrée, il y avait le lavabo avec au-dessus un miroir. Tout à ses pensées, Nora ne pouvait remarquer que tout en lui parlant, de temps à autre, il déportait ses yeux de côté pour jeter un coup d'œil sur le mur. Par le biais de la glace, la patiente lui

apparaissait nue du cou jusqu'aux cuisses. Retenus par une cordelette à hauteur de la nuque, les pans de la chemisette baillaient, découvrant hanches et fesses. Les collègues avaient vite compris le pourquoi du manège mais laissaient faire avec un sourire complice qui en disait long. Ce genre d'incident se produisait si souvent, avec son cortège de situations scabreuses...

-/ Je voudrais savoir où je suis...

-/ En Service de Médecine. Hier, suite à votre arrivée aux Urgences, vos blessures soignées, les examens complémentaires justifiés par votre chute ont révélé que vous aviez quelque chose...

-/ Quelque chose ?

-/ Un élargissement au niveau d'une des branches de l'artère cérébrale antérieure. Voilà pourquoi vous êtes là. J'attends d'autres résultats pour décider d'un prolongement ou non de votre hospitalisation. Pour l'instant ne vous inquiétez pas ! Le Chef de Service passera vous voir en fin de matinée pour vous en parler.

Tout en discutant Henri ne se donnait même pas la peine de la regarder. Il voyait qu'elle était ailleurs, ensuquée par les comprimés et trop occupée à digérer la nouvelle qu'elle venait d'apprendre. Immobile, comme statufiée, Nora attendait sans savoir ce qu'elle attendait, incapable de comprendre que son interlocuteur s'était tu, indifférent à son sort, tourné en permanence vers le miroir pour se repaître du spectacle.

-/ Bon, écoutez Madame, le docteur Vasseymat vous a dit l'essentiel. Vous ne pouvez pas rester là plus longtemps, fagotée comme ça. Vous allez prendre froid. Retournez dans votre chambre, le Professeur Lambert passera bientôt et vous expliquera les choses plus en détail !

Cela dit, elle jeta sur Henri un œil réprobateur qui laissait entendre que si elle avait toléré cette situation jusqu'alors, il était temps d'y mettre un terme.

-/ Oui, dit-il soudain un peu gêné. Ma collègue a raison, vous ne pouvez pas rester là. Vous devez sortir.

Nora comprit qu'elle n'en saurait davantage. Elle pivota sur elle-même et fila vers la sortie, offrant en spectacle à qui voulait la voir, pris entre deux cuisses fuselées et une chute de rein marquée, un derrière potelé...

\* \* \* \* \*

Lenny avait dû attendre le dimanche et l'heure des visites pour retrouver Nora et lui raconter cet incroyable enchaînement de faits qui l'avaient conduite à l'hôpital.

Quelle folle journée il avait vécue ! Dès qu'elle s'était précipitée vers son scooter et que le face-à-face « *Black Blocs-CRS* » s'était transformé en une bataille rangée où gaz lacrymogènes, grenades de désencerclement et cocktails Molotov pleuvaient de partout, une épaisse fumée avait envahi la Place ne permettant plus de voir ce qui s'y passait.

Même s'il avait bien attendu quelques instants, penché à leur fenêtre dans l'espoir de la repérer !

Même s'il avait bien entendu la sirène des Pompiers sans distinguer

toutefois la nature de leur intervention !

Même si à peine cinq minutes plus tard effaré par ces scènes de guérilla urbaine et inquiet de ne pas la voir revenir, il était descendu au pied de l'immeuble !

En bas, Jeff et son fidèle Pataud n'avaient pas quitté leur refuge et dehors la confusion était totale. Au milieu des cris et des explosions, les attaques des Forces de l'Ordre et les contre-attaques des manifestants étaient si violentes qu'à rester trop longtemps au cœur de cette mêlée les yeux rougis et la gorge irritée, il avait compris qu'il risquait de faire les frais de ces combats sans la retrouver pour autant. Il était remonté à leur appartement, avait pris papiers et smartphone puis était redescendu, décidé à retrouver Nora, persuadé au vu de son apolitisme affiché que si elle n'était pas rentrée, ce n'était pas parce qu'elle participait aux émeutes mais parce qu'il lui était arrivé quelque chose... Il fallait vite se lancer à sa recherche. La porte cochère entrebâillée, sans attendre l'instant propice, un mouchoir sur la bouche il était sorti en longeant les murs comme un voleur. Il avait quadrillé longtemps les rues du quartier sans l'apercevoir quand il s'était invité chez un ami pour se confier et passer des coups de fil. Il avait appelé successivement des commissariats, le Samu, les Pompiers ; il avait contacté plusieurs hôpitaux et ce n'est qu'en soirée qu'il avait découvert que Nora avait été admise selon toute vraisemblance au Service des Urgences de l'hôpital Lariboisière avant d'être transférée en Médecine. Comment avait-elle pu atterrir là-bas ? Il n'en savait rien. Quoi qu'il en soit il allait avoir le fin mot de l'histoire puisqu'on l'avait prié de venir le lendemain pour certifier son identité.

\* \* \* \* \*

Les mois avaient passé et tous deux s'employaient à oublier ce samedi noir. Pourtant Nora avait changé. L'annonce confirmée de son anomalie cérébrale l'avait bouleversée. Elle qui avait vécu jusqu'alors dans l'intensité du moment portée par cette conviction que sa jeunesse la rendait invincible, vivait désormais soucieuse de préserver sa santé. Elle le savait : toute émotion trop violente, toute activité trop soutenue pouvait provoquer sans qu'elle ne s'y attende le moins du monde, un AVC !

Qu'elle doive renoncer à une vie mouvementée et pleine d'imprévus, cette nécessité avait fait office d'électrochoc. Petite-fille de harki, si Nora avait su profiter de l'ascenseur social sans avoir honte de jouir de la société de consommation, elle savait aussi que leur génération serait confrontée à une ère nouvelle où la fin prochaine des énergies fossiles, les prémices de bouleversements climatiques, enfin, la destruction systématique de l'environnement laissaient entrevoir un avenir digne d'un scénario catastrophe. Cependant cette vision n'était finalement qu'une représentation certes plausible mais encore lointaine. Poussée par cet optimisme qui la caractérisait, elle s'était toujours convaincue jusque là que ces chambardements, pour peu qu'ils se réalisent ce qui n'était pas encore une certitude, ne surviendraient pas avant plusieurs décennies. D'ici-là mieux valait en profiter sans avoir mauvaise conscience...

À l'inverse avoir désormais au-dessus de sa tête une épée de Damoclès qui pouvait frapper à l'improviste, cette éventualité-là n'était pas une échéance à vingt ou trente ans mais plutôt à la minute, voire à la seconde prochaine. Cet oppressant compagnonnage avec la mort et cette obligation de composer avec elle tétanisaient Nora. Désormais voilà qu'elle était tenue non de trouver un arrangement pour demain ou après-demain mais de se plier à des règles dès maintenant et pour toujours ! C'était l'angoisse.



Du coup ses relations avec Lenny en pâtissaient. Hier boute-en-train et pleine d'allant, c'était toujours elle qui prenait les initiatives ; aujourd'hui cette énergie qui avait tant galvanisé Lenny, avait disparu. Elle que rien n'effrayait auparavant, était devenue timorée et anxieuse. La flamme qui se consumait en elle s'était éteinte, allant jusqu'à lui faire perdre la foi qu'elle avait en son métier. D'autant que l'année scolaire qui venait de s'achever, indépendamment des perturbations liées à la mise en place des protocoles anti-Covid, l'avait affectée pour d'autres raisons.

Que Lenny ignorait mais subodorait !

\* \* \* \* \*

Sofiane avait mal dormi. Son frère Djibril plus âgé que lui, déscolarisé et sans travail, passait une grande partie de ses nuits à regarder des vidéos sur le web où de prétendus imams enseignaient les bases d'un islam salafiste, rigoriste et radical. Même s'il n'adhérait pas à ce qu'il voyait se dessiner au fil de ces dernières semaines : une conversion de son aîné à un islam militant, Sofiane faisait indirectement les frais de ce changement à partager la même chambre. Ses nuits étaient le plus souvent bercées par le scintillement de l'écran d'ordinateur de son aîné, par les prêches enflammés d'orateurs en guerre contre l'Occident ou par la récitation de versets du Coran quand il ne se laissait pas emporter par des élans mystiques qui le faisaient trembler de la tête au pied. Et dire qu'il avait promis à Djibril, les textes sacrés entre ses mains, de ne dévoiler à personne cette fièvre récente qui n'augurait rien de bon tant dans le quartier du jour au lendemain des jeunes qu'il connaissait bien étaient passés par là. Le même endoctrinement, le même aveuglement avant de disparaître sans qu'on n'ait plus jamais de leurs nouvelles sinon qu'ils étaient partis là-bas, au Moyen-Orient, faire la guerre du Jihad !

Pour sa part si Sofiane se foutait de tout, il se foutait plus encore de la religion, trop rebelle pour se soumettre à un dieu. Même si Djibril essayait constamment de l'embrigader ne cessant jamais de lui rappeler qu'un bon musulman était un religieux qui abhorrait l'Occident avec ses filles libérées, ses arts décadents et ses plaisirs condamnables ; ne cessant jamais de lui seriner qu'un bon musulman devait suivre les préceptes du Coran, prêt à partir où que ce soit pour donner sa vie au nom d'Allah.

Sofiane restait impassible et faisait mine d'écouter Djibril...

Entre une mère, abandonnée par un mari retourné au pays avec une autre, qui s'échinait en ménages pour nourrir la famille sans jamais protester contre ses conditions de travail, son salaire minable et un frère qui prêchait la Guerre Sainte contre les Infidèles ne rêvant que d'en découdre, Sofiane avait choisi de n'en faire qu'à sa tête. Conscient qu'un tel choix provoquerait l'angoisse chez sa mère et la haine chez son frère, il faisait profil bas dès qu'il franchissait le seuil du domicile, seulement là pour s'alimenter et dormir. Sa vraie vie était ailleurs avec les copains à se réjouir de semer le bordel où qu'il soit, ne croyant en rien, ne voulant rien, puisque sa vie n'avait aucun sens et qu'il n'avait d'autre avenir que de subir chômage, racisme et exclusion. Sans espoir ne comptait que le présent durant lequel il prenait un malin plaisir à jouer au caïd. Dépourvu de limites et d'empathie, les gens n'étaient à ses yeux que des pions qu'il maniait à sa guise entre deux piquûres...

C'était le dernier jour de l'année scolaire 2020/2021 et Sofiane s'était juré de provoquer une pagaille monstre en classe, plus précisément dans le cours de Français

où il avait vu son ascendant sur la prof croître au fil des mois, notamment depuis sa reprise de travail suite à un arrêt maladie en novembre. Il avait vite remarqué qu'elle n'était plus en capacité de s'opposer à quoi que ce soit : à son refus d'aller au tableau sous prétexte qu'un bon musulman n'obéit pas à une femme ; à son refus de rendre des devoirs sous prétexte qu'un bon musulman ne doit rien attendre du savoir des Mécéants... Dès qu'un semblant de rébellion se manifestait qui perturbait le bon déroulement de ses cours ; dès qu'un début de désordre s'enclenchait qui chamboulait le cadre institutionnel qu'il sentait lui être nécessaire pour exercer son métier, voilà qu'elle perdait pied et qu'elle se retranchait derrière son bureau pour cacher son visage soudain livide, son regard soudain perdu comme si elle était une bête traquée qui pressent sa dernière heure arriver ! Tous les élèves percevaient son désarroi mais aucun ne s'en inquiétait. Certains avec Sofiane esquissaient même un sourire, amusés de la voir désemparée...

-/ S'il vous plaît, s'il vous plaît... Pour cette dernière heure de cours avant les vacances, si vous pouviez faire un effort pour qu'elle se passe au mieux.

-/ Eh ! La « teup », tu crois qu' tu vas nous attendrir ? Demain on s' casse, on verra plus ta tronche et c'est cool.

-/ Je vous interdis de me manquer de respect. Si vous continuez, je vais en informer immédiatement le proviseur...

-/ Et y fra quoi, l' bouffon ? Nous exclure ? Mais demain on s'exclut nous-même sans qu'il ait à l'ouvrir ! Tu sais, on s'en branle d' tes menaces à la con ! C'est pas une « Beur » blanchie et qui s' la joue qui va nous foutre la trouille.

Sofiane était monté sur sa table tandis que garçons et filles l'ovationnaient et se marraient, habitués à ses provocations. Ils l'applaudissaient à tout rompre, hilares d'ajouter leur vacarme à ses vociférations. C'était le foutoir et Nora ne savait plus comment le gérer.

Son cœur s'emballait, elle respirait précipitamment tenaillée par la peur de faire un malaise. Elle se précipitait vers la porte pour aller chercher de l'aide quand Sofiane d'un saut dans l'allée courut dans sa direction. Elle l'avait à peine entrebâillée qu'il la poussa violemment en refermant le battant sur elle de telle manière qu'elle se retrouve coincée dos au mur et face à lui qui bloquait le passage.

-/ Hein, tu fais moins ta pétasse maint'nant !

-/ Je vous en prie, laissez-moi passer, je ne me sens pas bien, laissez-moi sortir, laissez-moi respirer.

-/ Ah ! T'en mènes pas large ! T'es dans tes p'tits souliers de grognasse. Tu sais, si j' te croise durant l'été dans l' quartier, j' te jure que j' te fais ta fête. Tu saisis ? C'est tout ce à quoi t'es bonne !

-/ Je vous en prie, laissez-moi sinon je vais crier.

-/ Gueule, gueule, si tu veux, j' m'en bats les couilles ! T'entends, j' m'en bats les couilles !

Nora sentait l'adolescent dans un état de surexcitation extrême, prêt à tout instant à basculer dans la violence. Quant aux autres, ils rigolaient lorsque la sonnerie dans les couloirs s'enclencha signifiant la fin des cours. Dans un brouhaha indescriptible, sans qu'elle ait donné le signal du départ, les lycéens se levèrent d'un bond et évacuèrent la salle se moquant de la mésaventure de la « Hamadi » qui, ils en étaient sûrs, se souviendrait longtemps de ce dernier jour de classe. Quant à Sofiane, réjoui de voir Nora acculée dans un coin et tétanisée par la peur, il se plaqua brusquement contre elle pour accroître son

trouble.

-/ Écoute, si tu cries, si tu fais l' moindre geste, j' réponds plus de rien. T'as compris !

Nora était en panique. Elle sentait son agresseur incontrôlable et n'osait lui répondre de peur d'aggraver la situation et de le pousser à bout. Les yeux écarquillés, elle inspira une longue bouffée d'air lentement, profondément, pour recouvrer ses esprits. Mais avant même qu'elle ne se calme, Sofiane continua.

-/ Tu sais, v'là des mois que j' rêve de c' moment. Et tu veux savoir pourquoi ?

-/ ...

-/ Évidemment qu' t'en sais rien, t'es hors sol ! Mais j' vais quand même te l' dire ! J'ai une envie folle de voir ta trogne !

Il joignit le geste à la parole. Il arracha brutalement le masque noir qu'elle portait depuis la rentrée, pressée de découvrir le nez, la bouche, les joues, le menton de cette femme dont les traits réglementairement cachés l'avait tant fait fantasmé. Il la fixa longuement pour se repaître de sa beauté avant de se ressaisir, de se rapprocher et d'ajouter, ses lèvres tout contre l'oreille de Nora pour que chaque mot prononcé la pénètre.

-/ Écoute... Écoute-moi bien, « teupu », tu m'entends... Dis, oui !

-) Oui !

-) Alors, entre-toi bien ça dans l' crâne ! T'es qu'une sale gonzesse qu'a renié ses frères et sa religion. T'es qu'une vendue ralliée à l'Occident, à ses paillettes, à son fric. À chaque fois que j' te vois, tu m' donnes envie d' gerber. Voilà, ce que j' voulais qu' tu saches !

Et avant même qu'elle ne puisse prononcer une parole ou faire quoi que ce soit, satisfait d'avoir vu son visage, d'avoir vidé son sac et de l'avoir humiliée, aussi rapidement qu'il s'était jeté sur Nora il disparut en hurlant dans les couloirs : « J' l'ai coincée, la meuf ! J' l'ai coincée ! ».

En état de choc, Nora s'était laissée glisser le long du mur pour s'accroupir, recroquevillée sur elle-même, les bras autour de ses jambes plaquées contre sa poitrine, sa tête posée sur ses genoux, encore sous le coup des propos qu'elle venait d'entendre. Elle resta là de longues minutes jusqu'à ce qu'un lourd silence gagne peu à peu le bâtiment. Quand elle comprit que le lycée s'était vidé, elle se releva pressée de quitter les lieux. À se répéter qu'elle avait eu la chance de ne pas être frappée, elle se convainquit de passer sous silence l'agression certaine qu'en parler à sa hiérarchie comme à Lenny, loin de la libérer, ne ferait qu'accroître son sentiment de honte...

Au fil des jours, Nora s'était en conséquence renfermée sur elle-même, déterminée à cacher son secret. Lenny qui percevait son mal-être devinait bien que « quelque chose » s'était produit. Si de notoriété publique, enseigner dans certains lycées du 93 ressemblait de plus en plus à une « guerre de tranchées » ; si chaque cours n'était en somme qu'une « zone de non-droit » où l'adversaire se permettait tous les coups, imperméable au règlement intérieur, aux marques de civilité, aux lois de la République ; si les « frondeurs » au communautarisme affiché, au sectarisme revendiqué, se sentaient dans la toute-puissance, dans de telles conditions qui pouvait prétendre ne pas craquer ?

Enfin, c'était peut-être ce qui était arrivé à Nora mais elle n'osait le lui avouer ? Car à devoir garder son sang froid en toute circonstance sans jamais hausser le ton de crainte que la situation ne dégénère ; à n'avoir d'autre recours face aux trublions qu'un arsenal réglementaire limité, d'autant plus inefficace que les parents contestaient son autorité, c'était plausible qu'elle ait pu baisser les bras. Et s'effondrer dans la Salle des Profs, épuisée par ces combats où les valeurs qui présidaient à son enseignement étaient toutes bafouées !

Tourmenté par ces suppositions toutes vraisemblables, Lenny avait décidé, pour lui faire oublier cette année scolaire, d'aller passer leurs congés aux USA chez sa famille qui n'avait pas encore rencontré sa « *French girlfriend* ». Fort d'un appui à l'ambassade américaine, il avait obtenu les autorisations nécessaires à leur voyage malgré les restrictions imposées par le Travel Ban en ces temps de Covid.

\* \* \* \* \*

Ils avaient voyagé de longues heures en avion durant lesquelles Nora s'était montrée d'excellente humeur, détendue à l'idée de savoir qu'il n'y aurait dans les prochaines semaines ni copie à corriger, ni cours à préparer, ni classe à affronter. C'était un vrai bonheur qu'une telle tranquillité de l'esprit ! Il y avait si longtemps qu'elle ne l'avait pas éprouvée qu'elle voulait en profiter pleinement, heureuse d'être dégagée de toute préoccupation, de toute angoisse, de toute obligation. Ainsi s'était-elle tournée souvent vers Lenny assis à ses côtés, côté hublot, pour lui sourire, lui prendre la main et lui murmurer à l'oreille des « *Je t'aime* », ravie de lui témoigner ses sentiments comme elle le faisait avec fougue avant qu'elle n'enseigne.

Même si Nora n'était pas dupe ! Malgré ses efforts a priori couronnés de succès pour cacher son altercation, elle avait deviné que Lenny se doutait qu'un « *incident* » s'était produit qui l'avait bouleversée et qu'il ne fallait surtout pas l'interroger sur ce sujet mais plutôt attendre qu'elle décide de se confier. Voilà pourquoi au terme du vol qui lui avait donné l'occasion de réfléchir sur leur couple, elle avait admis qu'elle ne le remercierait jamais assez de l'avoir écoutée à chaque fois qu'elle en avait ressenti le besoin sans pour autant la questionner pour lui faire dire ce qu'elle désirait taire. Entre deux continents, à réaliser la chance qu'elle avait de l'avoir croisé, elle ne l'en avait aimé que davantage, chanceuse de vivre avec un être si patient, si délicat et si aimant.

L'avion posé à l'aéroport John Fitzgerald Kennedy, Lenny et Nora s'étaient empressés — sans tenir compte du conseil de leur voisin qui les invitait à rester assis le temps que l'appareil se vide — de quitter leur place pour stationner dans l'allée centrale, à la queue-leu-leu avec les autres passagers qui trépanaient d'impatience, pressés de se dégourdir les jambes, de prendre une correspondance ou de retrouver ceux qui les attendaient. Hélas, comme s'il prenait un malin plaisir à faire lanterner les voyageurs, le personnel de cabine ne s'affairait pas. Bien que l'Airbus soit arrêté depuis quelques minutes sur le tarmac à hauteur de la porte de débarquement, tout le monde se plaignait de l'inaction des hôtes. Las d'attendre, les passagers s'agitaient, les uns pour récupérer leurs bagages dans les casiers, les autres pour se frayer un chemin à coups de coude ou s'extirper de leur siège étroit. En un mot chacun avait de bonnes raisons de s'énerver, obsédé par un seul objectif : sortir au plus vite !

Ce n'était pas le cas de Nora. Portée par les réflexions et les émotions qui avaient été les siennes durant le trajet, patienter ne la dérangeait pas. Elle en profitait pour rêvasser, immobile et sereine, imaginant déjà son séjour chez ses beaux-parents. À

l'inverse Lenny trépigait comme les autres. Certes, il en convenait, une fois l'avion stoppé il fallait bien laisser aux équipes de l'aéroport le temps d'installer les éléments télescopiques de la passerelle. Mais aujourd'hui il allait trouver que la manœuvre durait vraiment plus longtemps que d'habitude quand le steward déverrouilla enfin la porte et l'ouvrit...

Lenny et Nora se trouvaient maintenant dans la zone fléchée qui conduisait aux guichets de contrôle des identités. Les portiques de détection, les policiers avec leur chien renifleur et les agents habilités à ouvrir sacs et bagages donnaient un air oppressant à l'endroit. Une dizaine de voyageurs patientaient devant eux avant de présenter passeport et pièces justificatives à un fonctionnaire noir. N'ayant d'autre occupation que de le regarder opérer, séparée de Lenny par quelques touristes qui s'étaient glissés entre eux, Nora observait le préposé assis derrière la baie vitrée. À chaque fois qu'il se saisissait des documents, il jetait un regard insistant sur son interlocuteur avant de prendre empreintes et photo puis de se livrer à un interrogatoire succinct. Ainsi ce représentant des « *Douanes et de la Protection des Frontières* », chargé de l'entrée des ressortissants étrangers, allait être le premier sur le sol américain avec lequel elle allait échanger...

Lenny venait tout juste d'en finir avec ces formalités qu'il tourna un regard anxieux vers sa compagne. Il craignait toujours dans ces situations qui la confrontaient à l'Autorité qu'elle ne puisse s'empêcher de sentir sa gorge se nouer, envahie par le sentiment ridicule d'être « *coupable* ». De quoi ? Elle-même n'en savait rien. Néanmoins, elle perdait tous ses moyens et insufflait dès lors une bonne dose de suspicion dans l'esprit de celui qui la questionnait, induit à penser qu'elle devait avoir des choses à se reprocher pour se mettre dans un tel état. Lenny priait donc pour qu'elle ne s'affole pas et que tout se passe au mieux.

C'était son tour !

Tandis qu'elle remettait à l'agent la feuille remplie dans l'avion, son passeport et son visa, l'homme la dévisagea machinalement posant sur elle un regard professionnel et froid. Nora se tenait face à l'officier quand il commença son interrogatoire de routine. Tandis qu'elle déclinait avec maladresse son nom, son prénom, son adresse, le nombre de jours qu'elle comptait rester aux U.S.A, les coordonnées des gens qui allaient l'accueillir... tandis que des touristes commençaient à bougonner, agacés par les hésitations de cette touriste qui comprenait mal l'américain, surtout dans la bouche d'un bureaucrate qui ne faisait rien pour articuler lentement et mieux, l'ultime question fusa.

-/ Avez-vous eu ces derniers mois des problèmes de santé majeurs ? Avez-vous déjà été hospitalisée ? Suivez-vous aujourd'hui un traitement ?

-/ Non, non et non ! répliqua Nora du tac au tac, prise dans l'enchaînement des questions posées si rapidement qu'elle répondait à chaque fois sans réfléchir, pressée d'en finir.

-/ Bien... Attendez une seconde ! Je vérifie néanmoins un détail.

L'officier avait baissé les yeux et fixait l'écran placé sous le plateau du guichet quand Nora le vit une fraction de seconde froncer les sourcils et se raidir. Elle sut immédiatement qu'il allait porter sur elle un regard différent. Plus méfiant.

-/ Vous êtes sûre de n'avoir jamais été hospitalisée, ne serait-ce que



quelques heures ?

Nora soudain déstabilisée n'aspirait plus qu'à rejoindre au plus vite Lenny. Envahie par le sentiment d'être prise en flagrant délit de mensonge, elle balbutia sans songer à quoi que ce soit, bouleversée au rappel inopinée de ce triste samedi.

-/ Euh, oui, oui, vous avez raison. J'avais oublié ! L'année dernière en novembre, j'ai été hospitalisée.

Devant la concision de propos échappés sous le coup d'une forte émotion qui, il le voyait, la submergeait, l'homme sentit que l'omission initiale pouvait cacher quelque chose. Il devait creuser... D'autant que depuis 2018 et la loi du « *Cloud Act* », si un fonctionnaire jugeait que le profil d'un individu posait problème, il pouvait, mieux il devait, en un clic se connecter, via les bases de données fédérales, aux fichiers des multinationales américaines pour tenter d'en savoir plus.

Sans trop y croire, simplement pour voir, il ouvrit l'interface installée quelques semaines plus tôt par le Département « *Informatique, Santé et Prévention* » du géant informatique de la Côte Ouest. Lequel offrait l'accès aux données médicales archivées par l'entreprise. Sa curiosité en éveil, il tapa sur le clavier le nom de Nora et le mois de novembre 2020.

-/ Veuillez patienter, mon écran dysfonctionne, cela arrive parfois. C'est l'affaire de quelques secondes, le temps que tout rentre dans l'ordre.

C'était une phrase convenue que tous les préposés utilisaient dès lors qu'ils interrogeaient un serveur. En effet, compte tenu de la quantité inimaginable d'informations stockées par les entreprises sur le sol américain, il ne fallait pas s'étonner si quelques minutes étaient nécessaires avant qu'une réponse n'apparaisse enfin...

Un petit cercle tournoyant indiquait à l'opérateur que l'ordinateur effectuait son travail. Il moulinait et brassait ses données lorsque les résultats s'affichèrent enfin. Le patronyme de Nora clignotait en rouge, code qui signifiait qu'elle pouvait potentiellement nuire aux intérêts de l'état américain. Dès lors, la consigne était claire. La personne « *suspecte* » devait immédiatement faire l'objet d'un interrogatoire plus poussé au terme duquel l'on décidait de son sort. Aujourd'hui, compte tenu du goulot d'étranglement que provoquait ce contretemps, le fonctionnaire ne prit même pas la peine d'en savoir plus. Indifférent à la nature des renseignements qu'il avait glanés, il était pressé d'informer sa hiérarchie pour qu'elle enclenche la procédure.

-/ Désolé, Madame, mais au vu des pièces que je viens d'obtenir, un complément d'informations est nécessaire avant que vous entriez sur notre sol. Cela ne sera pas long, rassurez-vous ! Dans l'attente, pour ne pas incommoder les autres voyageurs, veuillez sortir de la file et vous mettre sur le côté. Quelqu'un va venir vous chercher.

Nora était bouche bée. Elle ne comprenait strictement rien à ce qui lui arrivait, se demandant ce qu'elle avait bien pu faire ou dire pour qu'on retarde l'instant où elle allait retrouver Lenny impatient de lui faire découvrir son pays et sa famille. Cet imprévu inexplicable et ubuesque la rendit soudain anxieuse, stressée à l'idée de devoir prolonger ces formalités loin de Lenny qui ne la quittait pas des yeux. Aussi quand il vit

Nora sortir du rang, attendre dans un coin avant qu'un homme ne la rejoigne pour la prier de le suivre, il commença à s'inquiéter.

-/ Bonjour Madame. Agent Peter Brooks. Pourriez-vous me suivre ? Nous avons quelques questions à vous poser. Cela ira vite, ne vous inquiétez pas ! Simples formalités...

Affolée, avec la sensation que ses jambes se dérobaient, que les battements de son cœur s'accéléraient, elle emboîta le pas au policier. Sans prêter attention à ce qui l'entourait, la poitrine oppressée, Nora disparut sous escorte derrière une ouverture discrète. Personne, hormis Lenny, ne s'en formalisa.

Ils marchaient dans un corridor mal éclairé aux portes toutes fermées. Quand elle passait devant l'une d'elles, Nora distinguait vaguement des intonations de voix qui trahissaient des échanges. Elle notait ces détails et s'en inquiétait, se demandant ce qui pouvait les justifier. C'est alors qu'arrivés au bout du couloir, l'officier pénétra dans une pièce qui n'avait comme seul signe distinctif que de porter le numéro 37.

-/ Si vous voulez bien entrer, s'il vous plaît.

Nora s'engagea toujours sous le coup de la surprise, plus mal à l'aise que lors du premier contrôle, la respiration soutenue, envahie brusquement par la sensation de fourmillements le long de ses bras.

-/ Je vous en prie, asseyez-vous ! Ça va ? Vous semblez un peu nerveuse...

-/ Un peu tendue, oui, car je me demande vraiment ce que je fais là. Vous allez me l'expliquer, j'espère...

-/ Bien sûr.

Nora prit place, face à un bureau qui trônait au milieu d'une pièce exigüe. L'homme qui venait de lui parler était déjà assis, aussi raide qu'un procureur au tribunal. D'un geste, il invita son collègue à se mettre en retrait, dans un coin, juste derrière Nora afin qu'elle ne puisse pas le voir, seulement sentir sa présence. Le subordonné s'exécuta, le regard dardé sur Nora, les mains jointes derrière le dos. Le gradé intimidait Nora car aussitôt le protocole en place, il avait changé d'attitude. Son ordinateur portable à peine ouvert, le peu d'aménité qu'il avait laissé transparaître, s'était muée en un air froid de bureaucrate soucieux de faire son travail. Pour l'impressionner davantage, sans même lui demander l'autorisation, il sortit de sa poche un dictaphone qu'il enclencha avant de le poser en évidence devant elle.

-/ Bruce Lanzmann, F.B.I ! Vous savez, je ne vais pas m'embarrasser de formules toutes faites du genre : « Vous avez le droit de garder le silence. Si vous renoncez à ce droit, tout ce que vous direz pourra être utilisé contre vous devant une Cour de Justice, et bla-bla-bla et bla-bla-bla... » Tout ça, ici et maintenant, dans ce lieu et face à moi, on s'en fout ! Vous m'entendez ! Dans cette pièce, nous sommes affranchis de tout cadre légal, de toute procédure, de toute règle. Seuls comptent les résultats...

-/ Mais les « résultats » de quoi ?

-/ Vous allez le savoir ! En fait, voyez-vous, les éclaircissements que j'attends de votre part, je suis convaincu que vous me les fournirez plus vite que vous ne l'imaginez. Peter, tu peux partir. Merci de l'avoir accompagnée jusqu'ici. Ton boulot est fini. Le reste n'est plus de ton ressort mais du mien. À plus tard.

Le policier obtempéra sans dire un mot et sortit. Nora et Bruce Lanzmann étaient désormais seuls dans cet espace clos, aux murs nus et gris, au plafond bas, avec comme mobilier deux chaises et une table.

-/ Vous me confirmez que vous êtes bien Nora Hamadi, domiciliée à Paris et que...

-/ Oui ! Mais où voulez-vous en venir ? Je ne comprends strictement rien à ce qui m'arrive. Tous mes papiers sont en règle pourtant.

-/ C'est vrai. Vous nous avez fourni toutes les pièces nécessaires à votre séjour sur le territoire américain. Néanmoins...

-/ Néanmoins, quoi ?

Nora commençait à s'énerver, abasourdie par la tournure kafkaïenne prise par les événements. Elle le sentait, elle allait perdre pied...

-/ Une information que vous avez fournie à l'agent de contrôle a retenu notre attention.

-/ Ah bon ! Laquelle ?

-/ À la question de savoir si vous aviez été récemment hospitalisée, vous avez répondu « non » dans un premier temps avant de vous rétracter. Est-ce exact ?

-/ Oui...

-/ Mademoiselle, vous ne devriez pas jouer au plus fin avec nous. Voilà donc ma question ! Pourquoi vouliez-vous nous cacher avoir été hospitalisée le samedi 21 novembre 2020 ?

-/ Parce que je ne l'ai été que quelques heures et ce, pour trois fois rien.

-/ Et je peux savoir par qui ou par quoi avait été causé ce « trois fois rien » ?

Bruce gardait un sang-froid stupéfiant à croire que rien ne pouvait le déstabiliser. Avant même qu'elle n'argumente, devinant que la « suspecte » sentait qu'énoncer les faits pouvait s'avérer embarrassant, il prit son smartphone, tapota dessus et fit apparaître une photo. Il la montra à Nora avec un sourire narquois sur les lèvres...

-/ Vous connaissez cet individu ?

Nora se pencha sur le cliché, l'observa longuement et rétorqua.

-/ Jamais vu.

-/ Vous mentez ! Tout comme vous, cet individu était à la manifestation des Black Blocs, Place Saint André des Arts, ce fameux samedi. Hélas pour lui, il a été interpellé par les Forces de l'Ordre et a écopé, au vu de ses liens avec des organisations terroristes, d'un an de prison pour violences contre les Forces de l'Ordre et atteinte à la Sûreté de l'État. Tout comme son cousin installé à Dallas, si vous voulez tout savoir, le voilà fiché par Interpol...

-/ Vous dites n'importe quoi ! Quel rapport avec moi ! Je n'ai jamais milité de ma vie. La politique ne m'intéresse pas et l'usage de la force encore moins, d'où qu'elle vienne. De plus, je n'ai aucune sympathie pour les extrêmes qu'ils soient de gauche comme de droite.

-/ Pourtant vous aussi, vous étiez sur les lieux ce jour-là, qui plus est avec un casque sur la tête, au beau milieu de manifestants radicalisés qui attaquaient les CRS.

Alors ne me dites pas que c'était une coïncidence ! Personne ne vous croirait ! Sans papiers pour vous identifier, votre visage cachée par votre visière fumée, vous faisiez partie du groupe des Blacks Blocs et vous participiez à leurs actions...

-/ Je vous le ré... répète, vous di... dites n'importe quoi. Tout ça, c'est de l'affabulation. Leurs idées sont à mille lieues de ma... ma conception des choses. Je suis apolitique et je condamne de tels excès d'où qu'ils... qu'ils viennent. Je ne fais partie d'au... d'aucun groupuscule et je ne milite pas. D'ailleurs, comment savez-vous que j'é... j'étais à cet endroit à cette date ? C'est... c'est complètement fou !

Nora s'inquiétait. Voilà qu'elle était prise pour la première fois de sa vie d'une sorte de bégaiement comme s'il lui était devenu brusquement difficile de s'exprimer. C'était d'autant plus déconcertant que des picotements à la base de son cou la titillaient.

-/ Qu'importe comment je sais ! Laissez-moi plutôt continuer ! Là encore, me direz-vous, le hasard a bon dos. Figurez-vous que le cousin de cet homme arrêté par votre Police vit justement à Dallas, là où vous devez vous rendre ! Et qu'il est lui aussi un activiste surveillé par nos Services ! N'est-ce pas surprenant ?

-/ Je... je ne vois vraiment pas... où... où... Soyez plus... plus clair !

-/ Soit ! Faites semblant de ne rien saisir. Je vais me répéter. Le cousin du gars sur la photo habite justement là où vous devriez séjourner...

-/ Dé...désolé, mais... mais quel est le rapport ?

-/ C'est pourtant évident. Allez, avouez-le ! Votre voyage en famille, c'est une couverture. En fait, vous êtes là pour prendre contact avec lui.

-/ Mais vous déli... délirez complètement ! C'est de... de la manipulation. Je vous le répète, j'ai ja... jamais vu ce type.

Son trouble de la parole s'accélérait mais Nora dévisageait l'agent, décidée à lui tenir tête. Cependant Lanzman devinait aux gouttes de sueur qui perlaient le long de ses tempes, à la soudaine faiblesse qui semblait la gagner qu'il se passait quelque chose d'étrange en elle. Sans aucun doute ce comportement qui révélait une subite vulnérabilité, inenvisageable encore deux secondes plus tôt, signifiait qu'elle était à deux doigts de craquer et de passer aux aveux.

Fort de son expérience, il devinait qu'il fallait lui donner le coup de grâce pour qu'elle s'effondre, anéantie de réaliser combien ses faits et gestes étaient connus, combien ses agissements ne pouvaient la conduire que là où elle se trouvait maintenant : dans une impasse, irrémédiablement coincée ! Avant même qu'elle n'ait le temps de poser la question qui devait lui brûler les lèvres, désireux de la briser au vu des preuves qu'il détenait, quitte pour une fois à ne pas respecter les procédures légales, il s'enhardit. Il mit sur pause l'appareil enregistreur et lança...

-/ Vous vous demandez n'est-ce pas, comment je peux savoir que vous étiez à cette manifestation du 21 novembre 2020 ? Écoutez, je vais vous le dire... J'ai sur mon écran, issue d'une base de données du Département « Informatique, Santé et Prévention » votre fiche d'admission à l'hôpital Lariboisière, en date de ce fameux jour. Vous savez ce qu'on y lit ? Tenez, regardez !

Nora le dévisagea, les yeux grand ouverts, en panique. Tétanisée moins par les paroles qu'elle entendait que par le constat qu'elle les comprenait mal comme si son cerveau avait des difficultés à en décoder le sens ! Elle n'avait cette impression que depuis quelques secondes mais c'était une sensation très déplaisante. Tout comme son bégaiement...

- / Mais qu'est-ce qui... qui m'arrive ? songea-t-elle.

Bruce Lanzmann tourna brusquement son ordinateur portable vers elle pour qu'elle puisse voir ce qui y était écrit. Nora sentit son cœur s'emballer et des coups de boutoir marteler ses tempes. Devant ses yeux apparaissait l'intégralité de la fiche d'admission qu'Armand, l'infirmier à l'Accueil de l'hôpital Lariboisière, avait remplie et qui semblait ne contenir aucune information qui puisse intéresser la Police jusqu'à ce qu'elle arrive au dernier item, en fin de page, où était précisé : « *Femme blessée à hauteur de la jugulaire de son casque, ce jour lors d'une manifestation Place Saint André des Arts et suite aux violents affrontements qui s'en suivirent entre Black Blocs et Forces de l'Ordre* »

C'en était trop ! Sa vue se brouilla, des taches noires apparurent dans son champ de vision, d'intenses douleurs lui martelèrent le crâne. Elle vacilla un instant ce qui n'échappa pas à l'inspecteur qui interpréta ce malaise comme la reconnaissance de sa culpabilité. Sûr, elle était bien une militante de gauche acquise à la Révolution...

-/ Mais... mais... comment avez-vous fait... fait pour obtenir ces renseignements ?

-/ C'est donc que vous reconnaissez qu'ils sont exacts !

-/ Non, non, vous... vous faites erreur, vous vous... vous vous trompez. Je ne suis pas celle... celle que vous croyez. C'est n'im... n'importe quoi !

-/ Vous étiez pourtant bel et bien sur les lieux des émeutes, n'est-ce pas ?

-/ Qu'est-ce que vous dites ? Je ne vous comprends pas ?

-/ Je disais que vous étiez « *bel et bien sur les lieux des émeutes, n'est-ce pas ?* »

Nora peinait à trouver sa respiration et tremblait à voir la situation la dépasser sans qu'elle ne puisse s'expliquer, surtout sans qu'elle ne puisse être crue. Malgré un mal de tête qui l'assaillait, elle s'entendit reposer une seconde fois la question dans un filet de voix.

-/ Mais com... comment avez-vous fait pour ob.. obtenir ce fichier ?

-) Vous savez, nous avons de grandes oreilles et de grands yeux... Pour faire court, sachez que votre gouvernement a passé des accords avec une société américaine pour qu'elle traite et stocke les données médicales des patients français. Quant à nous, notre job, c'est d'empêcher que des extrémistes de tout bord ne viennent saper notre démocratie. Aussi quand l'intérêt des USA l'exige comme c'est le cas aujourd'hui, nous pouvons accéder à toute information où qu'elle soit sur notre territoire.

-/ Mais c'est to.. totalement illé... légal !

-/ Chez vous, oui ! Chez nous, non !

-/ Mais, c'est du dé... détour... tournement de données médi...cales à des fins qui ne le sont plus du tout. Je vais... vais me plaindre à l'ambassade.

-/ Vous n'en aurez pas l'occasion car vous n'entrerez pas dans notre territoire au vu des éléments vous concernant. Vous êtes une terroriste potentielle et ces personnes-là, nous les refoulons systématiquement. Quant à ce que je vous ai dit, ce sera parole contre parole car j'ai pris soin d'arrêter l'enregistrement, le temps de glisser ma remarque. J'avais trop envie de vous montrer que nous sommes les meilleurs. Les faits désormais établis, que vous les reconnaissiez ou non, je vais vous poser la question essentielle. Avez-vous, oui ou non, des accointances avec des organisations révolutionnaires ? Militez-vous au sein de ces groupuscules ce qui expliquerait votre



présence sur les lieux ce jour-là ?

Des petites taches noires apparaissaient maintenant dans le champ de vision de Nora, sa vue s'obscurcissait par intermittence et des fourmillements gagnaient ses joues, ses épaules et ses bras. Malgré ces signes, Nora voulait se battre.

-/ Mais quand me... me croirez-vous ? J'y suis pour... pour rien si des manifestations se dérou... roulaient ce jour-là au pied de mon immeuble. J'ai vu la violence qu'engendraient les affrontements, j'ai vu la fu... fumée que dégageaient les bombes lacrymogènes. Inquiète, j'ai re... regardé par la fenêtre et quand j'ai ré...réalisé que ça dégéné.. nérait, j'ai voulu récupérer mes papiers laissés dans mon scooter. Je suis sortie pour aller les cher... chercher. Voilà, c'est aussi simple que ce... cela...

-/ Vous me prenez pour un imbécile. Croyez-vous que je vais gober vos mensonges. Aucune personne sensée ne se glisserait au beau milieu de combats de rue simplement pour prendre des papiers. Ça n'en vaudrait vraiment pas la peine. Vous étiez là parce que vous vouliez en découdre avec votre gouvernement. Avouez-le !

-/ C'est... c'est faux archi-faux ! Vous ra... racontez n'importe quoi ! Je vous le ré... répète...

Sans personne à ses côtés, ni Lenny, ni quelque ami, ni même un avocat, Nora sentait à quel point elle se trouvait dans une impasse, incapable de prouver la véracité de ses propos. De désespoir, sa main droite dans la poche de sa veste elle serrait son porte-bonheur : le médaillon des Sapeurs-Pompiers de Paris qu'elle avait toujours sur elle. Qu'allait-elle devenir ? Et puis ce mal de tête ! Et puis sa vue qui faiblissait ! Et puis ce passage à vide qui l'accablait subitement ! Allait-on la refouler vers l'Europe ? Allait-on l'incarcérer dans l'attente d'une suite à donner à l'affaire ? Toutes ces hypothèses se bouscuaient dans sa tête lorsqu'elle sentit de violents martèlements contre ses tempes comme si son crâne était pris dans un étau. Son œil gauche voyait flou. Elle voulait parler. Elle voulait se défendre. Elle voulait argumenter mais ne trouvait plus ses mots. Elle voulait se lever mais n'en avait plus la force.

Brusquement elle ressentit une violente douleur à la tête à croire qu'on lui comprimait le cerveau. En quelques dixièmes de seconde, des flashes de son passé défilèrent devant elle dans le désordre et en accéléré avant qu'elle n'ait l'impression d'être happée par un tourbillon et de sombrer dans un trou noir...

C'est alors que Lanzman vit la tête de Nora partir en avant, heurter le rebord de la table et son corps glisser de côté avant de s'affaler sur le sol. Tandis que des spasmes l'agitaient encore, il s'empressa d'aller chercher des secours.

\* \* \* \* \*

Trois ans s'étaient écoulés depuis le drame. Les parents de Nora avaient fait le nécessaire pour exiger une autopsie, organiser le rapatriement et les obsèques, vider l'appartement et résilier le bail. Quant à Lenny, revenir à Paris avait été au-dessus de ses forces tant il se sentait coupable de la mort de Nora puisqu'il l'avait poussée à partir. Sans ce voyage, sans ce contrôle, elle vivrait toujours ! Cette « faute » l'anéantissait et sa dévastation était telle qu'il s'était isolé dans la maison familiale. Pourtant s'il voulait sortir de son deuil, il fallait qu'il retourne une dernière fois à l'endroit où ils avaient vécu si heureux. C'est pourquoi il avait repris un billet en cet été 2024...

L'aéroport de Roissy à peine quitté, Lenny s'était retrouvé assis dans le RER qui le conduisait dans le centre de Paris avec comme seul bagage un sac à dos et dans la poche de son veston le courrier du Centre Médico-Légal terminé par ces mots : « *Morte des suites d'un AVC foudroyant* ». Durant des mois il n'avait cessé de le lire et de le relire pour se convaincre de la réalité des faits. Dans une sorte d'abattement permanent depuis le décès de Nora, Lenny vivait en « zombi », présent sans l'être, insensible à ce qui se passait autour de lui, trop rongé par son chagrin.

Il le savait. Ce trajet était le dernier qui le mènerait à leur ancien domicile. Son pèlerinage terminé, il ne retournerait pas aux USA où sa famille l'étouffait de ses prévenances mais il irait ailleurs, quelque part en Europe. Ultime souvenir d'elle, il gardait dans sa poche le médaillon des Sapeurs-Pompiers de Paris arrivé dans la main de Nora on ne sait comment. Il l'avait sauvée ! Hélas, à New York, laissée seule dans la tourmente, il n'avait pu empêcher le triste épilogue. Elle était morte. Alors, à quoi bon le garder ?

\* \* \* \* \*

Lenny était resté plus d'une heure sur le trottoir opposé au 3 rue Danton à fixer la façade. Rien n'avait changé. Pataud était toujours près de la porte cochère, sur son carton. Mais sans Jeff ! Il s'en était étonné un instant avant de se laisser submerger par les souvenirs. C'est alors qu'il avait entendu une voix familière l'apostropher.

-/ Eh ! Monsieur Lenny, monsieur Lenny, c'est vous ?

Il reconnut la concierge et traversa la rue pour aller la saluer et lui poser une question qui le tracassait.

-/ Dites, vous vous souvenez du SDF qui dormait dans le passage et faisait la manche devant le portail ?

-/ Monsieur Jeff ! Bien sûr que oui !

-/ Qu'est-ce qu'il est devenu ? Pataud est seul.

-/ Figurez-vous qu'il est décédé dans un couloir du métro, il y a six mois. Il venait tout juste de toucher son RSA. Des gars l'ont agressé pour lui voler son argent, il s'est défendu et ça a mal tourné... Quel drame ! Après Nora, lui ! On dirait que le sort s'acharne sur l'immeuble. Tout le monde est secoué, croyez-moi ! D'ailleurs, j'en profite pour vous présenter mes condoléances. Quant à Pataud qui ne veut pas s'en aller, vous ne devinerez jamais comment on l'appelle maintenant dans le quartier.

-/ Non ! comment ?

-/ « Hatchi » ! Comme le chien japonais qui attendait son maître chaque jour à la même heure à la gare alors qu'il était décédé depuis des années. Et ça jusqu'à ce qu'il meurt à son tour... Et bien Pataud, pardon Hatchi, c'est pareil ! Chaque jour il va faire son tour dans les rues environnantes. Tout le monde connaît son histoire, tout le monde le caresse, tout le monde lui donne à manger et chaque soir, je vous le donne en mille, il revient vers 20 heures devant « sa » porte cochère. Je lui ouvre et il file directement là où dormait Jeff. Au même endroit ! D'ailleurs, je mets toujours un carton pour qu'il puisse dormir plus confortablement. Vers 7 heures il m'attend et dès que je sors les poubelles, il s'en va... Et tous les matins il part et tous les soirs il revient n'espérant qu'une chose : le retour de Jeff. Ah ! S'il savait...

Atterré par la nouvelle Lenny accusa le coup. Décidément, il n'avait plus

rien à faire ici. Il serra précipitamment la main de la commère et disparut en direction de la Fontaine Saint Michel là où il avait rencontré Nora quelques années plus tôt. Quant à la concierge laissée en plan brutalement, elle comprit néanmoins sa peine et la partagea, sentant quelques larmes couler sur ses joues au souvenir de la jeune femme et du mendiant.

\* \* \* \* \*

Son sac à dos sur l'épaule, sa mastercard en poche, sans attache sans obligation, l'idée germa dans l'esprit de Lenny qu'il serait bon d'aller vivre au bord de la mer, le temps que se dissipent chagrin et souvenirs. C'est donc ce qu'il allait faire : partir vers le Sud et le soleil !

Il marchait dans les rues de Paris et se demandait comment rejoindre la Porte d'Orléans quand il croisa un gamin qui jouait avec un camion rouge télécommandé. Il s'approcha du gosse et l'interpella :

- / Dis donc, t'en as un sacré engin !
- / Oh oui, m'sieur ! C'est un véhicule de pompiers !
- / Je parie que tu voudrais en être un !
- / Oh oui, c'est que j' s'rai plus tard ! Un Sapeur-Pompier de Paris !
- / Alors écoute... Mais ! Tu t'appelles comment déjà ?
- / Jean, M'sieur !
- / Alors, écoute-moi Jean ! Je vais te donner quelque chose qui a

appartenu à l'un d'entre eux. Donne-moi ta main !

Le même la lui tendit, les yeux écarquillés, trépignant d'impatience. Lenny posa délicatement le porte-bonheur de Nora sur sa paume et referma dessus ses doigts. Le temps que le garçon réalise qu'il tenait une vraie médaille et lève la tête, l'homme qui la lui avait offerte s'éloignait à grands pas, solide silhouette qui se fondait peu à peu dans la foule, dense à cette heure-ci.

D'un long signe de la main que Lenny ne vit pas, Jean lui disait merci et adieu...

Nouvelle écrite par Philippe Parrot

En Janvier/Février 2022